

L'art « anthropocène », pas si facile

Pour dénoncer les risques écologiques que l'homme fait peser sur la planète, les artistes sont parfois de meilleurs médiateurs que les scientifiques. Avec des fortunes diverses

ROXANA AZIMI

Lorsque les impressionnistes peignaient la nature, celle-ci n'était encore pas menacée par l'industrialisation galopante. Point d'effet de serre connu, de réchauffement terrestre, de désordre climatique. Mais, face au risque écologique galopant, les choses ont changé : certains artistes ont décidé de tirer le signal d'alarme. Ils sont aujourd'hui nombreux à se servir de leurs créations non seulement pour susciter une réflexion sur la question, mais dans l'espoir de participer activement à une entreprise de sauvetage de la planète. Avec des fortunes diverses, tant sur le plan financier qu'esthétique.

Leur démarche s'inscrit dans une histoire dont les prémices remontent à l'après-seconde guerre mondiale. En 1968, l'Argentin Nicolas Uriburu déverse, dans le Grand Canal, à Venise, un colorant vert fluo pour dénoncer la pollution de l'eau. Les années 1970 sont marquées par les actions de l'artiste allemand Joseph Beuys (1921-1986), qui participe à la création du mouvement Vert allemand. En 1982, il commence la plantation de 7 000 chênes à la Documenta de Cassel. La défense de l'environnement prend un tour performatif et militant. Pour ces plasticiens, l'écologie n'est pas seulement un enjeu politique dont l'avenir se déciderait dans les urnes, mais une pensée qui innove leurs œuvres. Bienvenue dans l'art « anthropocène », un qualificatif emprunté à l'ère éponyme où l'homme a commencé à avoir un impact sur la géophysique du globe. « Les artistes anthropocènes ne sont pas dans des actions cosmétiques. Ils veulent changer radicalement notre manière de vivre », indique Christophe Rioux, professeur d'économie à Sciences Po Paris. Il s'agit de repositionner l'homme par rapport à la planète, rappeler qu'il n'en est pas le possesseur mais

protéger. En 2005, à la Biennale de Venise, ils pompent et purifient l'eau du Grand Canal avec une technologie plutôt artisanale. L'outil, réalisé en collaboration avec des scientifiques, sera ensuite donné à l'association Médecins sans frontières. Prosélytes en diable, les Orta ne ménagent pas leur peine : rien qu'en 2013 ils ont réalisé 43 expositions-actions à travers le monde. « Les gens pensent que les choses sont compliquées. Oui c'est difficile, mais ce n'est pas impossible », insiste Lucy Orta.

L'artiste Thierry Boutonnier partage cet avis. Ce fils d'éleveurs laitiers ne conçoit sa pratique que dans l'action : « Il faut créer d'autres sensibilités qui ne sont pas que du fait de l'intellect et du regard. » Il a donc pensé des formes innovantes comme la pépinière urbaine créée à Lyon en 2010 pour « recréer des attachements, redonner aux gens la possibilité de prendre des responsabilités, réapprendre à respirer dans l'espace urbain ». Thierry Boutonnier a aussi demandé aux habitants du

À VOIR
« FOOD/WATER/LIFE »
par Lucy + Jorge Orta,
jusqu'au 21 septembre au
parc de La Villette, Paris 19^e.
www.villette.com

« LIFE ON LIFE »
par Ackroyd & Harvey,
du 17 au 28 septembre,
Centquatre, Paris 19^e.
www.104.fr

« VIVRE(S) »
Une trentaine d'artistes
explorent notre
alimentation de demain.
Jusqu'au 26 octobre,
domaine de Chamarande
(Essonne).
www.projetcoal.org

quartier Mermoz, à Lyon, d'adopter des rosiers en pots dont il distillera les pétales.

« Au début des années 2000, le discours écologique était apocalyptique, catastrophiste. La fin du monde était le message dominant, qui menait au nihilisme, rappelle Lauranne Germond, qui a fondé, avec Alice Audouin, l'association COAL, Coalition pour l'art et le développement durable. Ces dernières années, le discours se veut plus positif. On veut montrer que l'accumulation des gestes a un impact global. » Des gestes parfois simples, ténus, réalisés dans les dents creuses de l'espace public ou dans des zones reculées.

Capable d'insuffler de la poésie dans des données théoriques rarement digestes, l'artiste apparaît comme un meilleur médiateur que le scientifique. Le plasticien britannique David Buckland l'a bien compris. Depuis 2001, il a lancé le projet Cape Farewell, associant artistes et scientifiques dans des expéditions en Arctique.

« Quand un scientifique parle du réchauffement de la terre en évoquant des montées de température de deux ou trois degrés, personne ne pense que c'est important, constate-t-il. Plutôt que des grands concepts abstraits et globaux, les artistes produisent des narrations humaines. Le scientifique est rationnel, logique, mais une bonne part de nos décisions quotidiennes est liée à l'émotion. »

Lors de la première exposition organisée en 2006 par Cape Farewell au Muséum d'histoire naturelle, à Londres, 80 000 visiteurs avaient été au rendez-vous.

Le hic c'est qu'un grand nombre des productions réalisées au nom de l'écologie sont pétries de bonnes intentions mais littérales, insatisfaisantes, lourdingues. La démonstration fait rarement œuvre. « C'est aussi toute la problématique des attentes que l'on a vis-à-vis de l'art, analyse l'historienne d'art Bénédicte Ramade, spécialiste de l'art écologique américain. Veut-on qu'il illustre ou matérialise des problèmes particulièrement complexes ou invisibles ? Et dans ce cas, comment matérialiser le réchauffement climatique, sinon avec des symboles ou des métaphores ? Où veut-on qu'il agisse ? L'équation est difficile à écrire entre probité écologique et pertinence esthétique. »

De fait, les institutions sont rarement à l'aise avec ces productions parfois didactiques. « Exposer des plans et des schémas n'est pas toujours très palpitant, ajoute Bénédicte Ramade. Pour les musées, cela pose également la question de l'engagement politique. L'écologie n'est pas seulement une science, elle s'est développée au niveau politique, dès lors, l'institution se retrouve aussi à faire des choix à ce niveau. C'est loin d'être évident. »

Rarement présenté dans les grands musées, l'art écologique est aussi faiblement monétisé. Le couple Ackroyd & Harvey n'a pas de galerie et vit grâce aux commandes de l'université de Cambridge et à quelques ventes via des associations à but non lucratif.

« Quand vous êtes estampillé "artiste vert", vous êtes dans un ghetto, remarque Christophe Rioux. Ce n'est pas considéré comme hype. Il y a un soupçon de greenwashing [écoblanchiment]. L'idée de l'art pour l'art reste aussi encore tenace. »

Par la force des choses, les plus grands créateurs s'emparent rarement de cette problématique. Aussi l'art écologique ne s'exprime-t-il bien souvent que dans un confetti de micro-actions de terrain. « Il n'y a pas assez de ressources humaines et financières pour sortir de la niche », regrette Lauranne Germond. Celle-ci mise toutefois sur la 21^e Conférence des Nations unies pour le climat, qui se tiendra à l'automne 2015 sur le site Paris-Le Bourget, pour mobiliser les acteurs culturels. En attendant, elle prépare, avec Cape Farewell, une grande manifestation citoyenne baptisée ArtCop21, qui offrira, du 30 novembre au 10 décembre 2015, un parcours artistique à travers l'Île-de-France. ■



« OrtaWate », de Lucy et Jorge Orta, 2011. Ce porte-bouteilles vient rappeler l'inégale accessibilité à l'eau et sa raréfaction.

THIERRY BAL/ADAGP

Rarement présenté
dans les grands
musées, l'art
écologique est aussi
faiblement monétisé

une forme vivante parmi d'autres. »

Actuellement à l'affiche du Centquatre à Paris, le couple d'artistes britannique Ackroyd & Harvey réfléchit depuis plus de vingt ans à la question de la germination, sur les brisées de ces grands prédécesseurs. En 2007, Ackroyd & Harvey ont fait germer une centaine de glands provenant des chênes plantés par Joseph Beuys et donné naissance à 200 arbres qu'ils entendent planter dans les villes anglaises. L'opération sonne comme un appel : augmenter la couverture arboricole des villes pour les rendre moins vulnérables aux changements climatiques.

Autre duo militant, Lucy et Jorge Orta exposent, jusqu'au 21 septembre, leur trilogie « Food/Water/Life » au parc de La Villette à Paris. Depuis vingt ans ils ont un credo : « l'esthétique opérationnelle ». Autrement dit, produire des œuvres qui ne soient pas de simples énoncés mais qui catalysent des changements. Ces artistes ne se contentent pas de rêver le monde. Ils s'y colletent.

En 1990, ils embarquent pour une expédition d'un mois en Amazonie pour étudier la biodiversité. Puis, en 2007, ils séjournent trois semaines en Antarctique où ils installent un village provisoire, symbole de la diversité des peuples. De telles vécues sont coûteuses et physiquement éprouvantes. « On est dans des conditions extrêmes et aléatoires, on apprend la patience, reconnaît Lucy Orta. Mais on ne peut pas dire que les espèces sont en train de disparaître, qu'il est possible de "re-forester" sans intervention humaine, si on n'a pas été réellement sur place, si on ne s'est pas confronté physiquement et émotionnellement avec un lieu. »

De l'équipée amazonienne, ils sont revenus avec une idée : diviser 1 hectare de terre en 10 000 parcelles symboliques, que les amateurs d'art peuvent acheter à condition de les